

AUTO ET EXODÉFINITIONS DES « ZONARDS »

Tristana Pimor

Presses Universitaires de France | « *Ethnologie française* »

2013/3 Vol. 43 | pages 515 à 524

ISSN 0046-2616

ISBN 9782130618072

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2013-3-page-515.htm>

Pour citer cet article :

Tristana Pimor, Auto et exodéfinitions des « zonards » , *Ethnologie française* 2013/3
(Vol. 43), p. 515-524.
DOI 10.3917/ethn.133.0515

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Auto et exodéfinitions des « zonards »

Tristana Pimor
Université Bordeaux Victor-Segalen

RÉSUMÉ

L'apparition de mesures politiques visant les jeunes SDF coïncide avec la création des appellations comme « jeunes en errance », « jeunes SDF », et le flou des définitions conduit à développer des analyses ethno-centrées, partielles, et à inclure les « zonards » dans des catégories artificielles. L'article cherche à identifier l'impact des définitions et dénominations attribuées par l'extérieur, sur celles propres à ces jeunes. Ainsi par une enquête ethnographique réalisée en collaboration avec des habitants d'un squat, nous tentons de définir les diverses catégories zonardes telles qu'ils les présentent.

Mots-clés : Jeunes. Errance. SDF. Zonard. Déviance.

Tristana Pimor
 Université Bordeaux Victor-Segalen
 Département des sciences de l'éducation,
 Laboratoire LACES, Équipe ERCEP 3
 3^{er}, place de la Victoire
 33000 Bordeaux
 tristana.pimor@etud.u-bordeaux2.fr
 tristana.pimor@gmail.com

La « jeunesse » a dans un premier temps été abordée par les sociologues comme une classe d'âge, puis dans son rapport générationnel aux adultes et enfin comme groupe social porteur de cultures divergentes de celles des adultes. Elle est aujourd'hui considérée comme une période, une transition entre l'enfance et l'âge adulte, comme une portion du cycle de vie [Galland, 2009]. La recherche en sciences sociales ne compte plus ses travaux sur les jeunes majoritairement les déviants, issus des banlieues [Dubet, 1987 ; Bourgois, 2001 ; Cohen, 1955 ; etc.]. Mais il existe à côté, une autre jeunesse déviante qui développe certaines pratiques, comme la mendicité, qui vit de manière nomade, consomme des stupéfiants et possède souvent des chiens. Ni SDF, ni jeunes de cité, leur présence a alerté le politique dès le début des années 1980 [Rapport Bonnemaison, 1983 : 56]. Les habitants, les commerçants des quartiers où ces jeunes passent leurs journées ne tardent pas à s'en plaindre [Oblet et Renouard, 2006]. Des désignations dévalorisantes se mettent en place. Les médias se

saisissent du phénomène¹. Les mesures sécuritaires se multiplient². La recherche s'y intéresse alors mais privilégie l'une de leurs caractéristiques, afin de les inscrire dans des catégories déjà existantes ; elle ne leur octroie pas une appellation spécifique, ne les considère pas comme un groupe social à part entière. La définition de ces jeunes constitue donc un enjeu épistémologique pour les sciences sociales.

Pour considérer ces jeunes dans leur singularité, le paradigme de l'errance se développe. Toutefois, il s'élabore sur des préconstructions. Au cours d'une recherche menée auprès d'un groupe de jeunes en errance, de travailleurs sociaux, de commerçants qui les côtoient, il nous a fallu nous dégager des recherches préexistantes, nous ouvrir à la réalité des acteurs pour comprendre l'impact des dénominations et définitions extérieures sur la définition propre de ces jeunes « zonards ». Nous nous centrerons donc sur les catégorisations établies par les acteurs eux-mêmes, pour les définir tels qu'ils se perçoivent.

■ Quand l'extérieur nomme et définit : fou, pauvre, dangereux

• *Le regard scientifique*

La littérature scientifique emploie trois expressions pour nommer les jeunes de la rue : jeunes en errance, poly-consommateurs de drogues et SDF. Les ouvrages usant de la première expression arguent que le choix de cette vie marginale ne peut être que l'indicateur d'une souffrance psychique insupportable et de ruptures familiales, sociales qui s'amoncellent [Chobeaux, 1996]. Les enquêtes Trend, qui utilisent la seconde, s'axent essentiellement sur les caractéristiques addictives, sociales, psychologiques des jeunes pour les définir [Trend, 2004 : 40]. La terminologie « jeune en errance », et ce, malgré son utilité identificatoire, ne peut aujourd'hui être retenue du fait de la porosité conceptuelle de l'errance. L'expression a en effet perdue toute vertu heuristique. L'errance désigne aussi bien le mode de vie des SDF et des jeunes oisifs des quartiers, que les comportements des malades mentaux qui arpentent nos cités [Pattegay, 2001]. Par ailleurs, le mot errance, synonyme de désorganisation et de manque de discipline, associé à jeune, confère aux acteurs de notre étude une identité d'aliéné et laisse sous-entendre qu'ils n'ont que peu conscience de leur condition sociale. Ainsi, tous les motifs avancés par les sujets pour expliquer leur choix de vie ne sont entendus qu'en tant que rationalisations précaires s'appuyant sur des emprunts à la sous-culture techno, culture dont ils ne possèderaient d'ailleurs pas les codes [Trend, 2004]. Puisque l'on juge leur propre définition illusoire, on peut donc aisément les déposséder de leur dénomination propre et leur en attribuer une, estimée plus éclairante : celle de « jeunes en errance ».

L'appellation jeune SDF, quant à elle, regroupe dans une même catégorie des individus qui n'ont rien d'autre en commun que le manque de domicile fixe (réfugiés clandestins, travailleurs pauvres, etc.) [Marpsat et Firdion, 2001 ; Zenaidi-Henry, 2002]. En France, qui dit SDF dit exclusion, déliaison. Ici la condition des acteurs est analysée comme le résultat d'une rupture passive et nette avec notre société qui aboutit à son exclusion [Le Rest, 2006]. Or, tout individu tisse des relations avec la société, qu'elles soient conformes ou non. Il n'y a donc pas d'inclus, pas d'exclus, mais des acteurs qui, pauvres ou non, négocient une place plus ou moins marginale, une place attribuée en partie socialement [Damon, 2008].

Les études sur ces jeunes ne se sont justement pas questionnées sur l'attribution des noms et des définitions qu'elles avaient fabriquées, ni sur la façon dont les individus composent avec. Ainsi penser la question des jeunes en errance uniquement sous l'angle de l'exclusion, c'est considérer « les stratégies des faibles [...] comme de faibles stratégies », c'est nier une fois encore leurs capacités d'acteur, c'est aussi participer à une forme de reproduction de la domination sociale [Hurtubise et Vatz Laaroussi, 2001 : 96].

• *Sens commun : du pauvre pauvre au mauvais pauvre*

Des grands voyageurs dont la SNCF se passerait bien. Pas vraiment le genre qu'on inviterait au wagon-restaurant plutôt le style à faire changer de compartiment. Une bande de potes avec des chiens, une dégaine discutable, un langage fleuri, ils ont moins de 30 ans, travaillent rarement, boivent beaucoup et ont choisi de vivre dans la rue. Un choix extrême, vivre dehors, pour disent-ils être libres, sans contrainte. Certains les appellent les punks à chien, toute l'année ils sillonnent la France sans un sou dans les poches³.

Lors d'un entretien avec Benoît, un squatteur de 28 ans, j'utilise l'expression « jeunes en errance ». Je m'aperçois de son insignifiance pour les jeunes eux-mêmes. Je prolonge mon investigation en étudiant la presse généraliste, les reportages et les blogs, les sites internet. Une recherche par mots-clés auprès de l'AFP donne quelques indications. L'emploi de « jeunes SDF » dépasse largement toutes les autres (204 documents), puis viennent « jeunes en errance » (31) et enfin « zonards » (13). L'usage de « SDF » sert à souligner l'aspect subi d'une pauvreté imputée à notre société et à attirer la compassion ; celui de « jeunes en errance » permet de distinguer cette population des clochards et des beatniks en relevant l'aspect pathologique de leur mode de vie ; quant au terme « zonard », il se cantonne à décrire des individus délinquants. Le « zonard », dans l'usage journalistique, est pleinement responsable de sa vie de rue. C'est un mauvais pauvre. Les expressions « punk à chien », « PAC », trouvées sur Internet et dans un livre traitant des « looks » juvéniles, désigne un jeune « zonard, squatteur et anarchiste, un nomade révolté [...] soumis à la mendicité, [...] entouré de son fidèle compagnon et de ses semblables, [...] [qui] a adopté le style guérilla urbaine : treillis, marcel, rangers » [De Margerie, 2001]. L'oscillation entre contre-culture et épiphénomène social caractérise donc la façon dont les

média les représentent. Inversement, des sites soulignent l'aspect désocialisé. « Le punk-à-chien est plus proche du clochard que du punk⁴. » On rit de son pseudo engagement idéologique en lui apposant l'image d'un jeune désœuvré ignare. L'adjonction du mot chien dans « PAC » ne tient pas seulement au fait qu'ils en soient possesseurs, mais permet aussi d'entacher l'identité sociale de ces jeunes en signalant la limite de leur appartenance au monde de la culture [Couroucli, 2005].

Dans de nombreux contextes socioculturels la sémantique du mot chien évoque la souillure et est ici employée pour évoquer la dégénérescence de ces acteurs. L'Autre, le « PAC » est donc l'*Outsider*, qui envahit l'espace public, voire l'espace privé quand il squatte [Becker, 1985 ; Bouillon et Dietrich-Ragon, 2012]. Ainsi, l'emploi de « chien » permet de créer une distinction entre « eux » : les impurs, les désocialisés, et « nous » : les purs, les socialisés ainsi que d'élaborer une frontière [Couroucli, 2005]. Les commerçants préfèrent employer le sigle « SDF » qu'ils adjoignent à « jeunes » ou « jeunes de la rue », « à la rue », « dans la rue ». L'absence de logement souligné dans « SDF » et l'attribution de « rue » impliquent une dichotomie entre ceux qui possèdent ou non un toit, ceux qui sont ou non « dans », « de », « à » la rue. « De la rue » suppose d'être originaire géographiquement de la rue, comme si cette rue octroyait une nationalité au rabais. « être à la rue » signifie dans le langage populaire être déconnecté de la réalité. « Ils font mal au cœur. On est quand même une société riche, civilisée [...]. Il leur faut des structures ! » dit une pharmacienne. Si la position des commerçants, implantés dans la « Zone⁵ », envers ces jeunes, fluctue entre rejet et compassion, certains attribuent la responsabilité de leur errance à notre société. Ils sont ainsi considérés comme les victimes des évolutions socio-économiques. Leur jeunesse, par ailleurs, questionne les commerçants sur l'aspect volontariste de cette « exclusion » et le rôle de leur famille dans leur marginalisation. « Les gens se demandent même si c'est pas un choix de vie », déclare une commerçante.

Dans cette Zone, un des lieux de l'enquête, les rassemblements de ces jeunes induisent chez les passants des sensations d'oppression quotidienne et de prise de pouvoir qui interfèrent avec les activités commerciales [Debarbieux, 2006]. Ces sentiments s'ajoutent à l'ambiance instable de ce quartier pourtant central de la ville de Violet⁶. « Ils étaient jamais méchants, jamais agressifs, mais au bout d'un moment, ça fait un

verrou », remarque un commerçant. Le jeune SDF est ainsi considéré selon deux points de vue : soit misérabiliste, soit accusateur. Le premier le déculpabilise, le second le rend fautif de sa condition. Ces images découlent évidemment des interactions quotidiennes plus ou moins agréables entre les acteurs, mais aussi des intérêts divergents des deux groupes. Ainsi, suivant les rapports tissés et le niveau d'interférence avec les « zonards », les commerçants élisent-ils l'une ou l'autre des deux représentations.

• *Travailleurs socio-sanitaires : le flou des définitions...*

Chez les travailleurs sociaux le problème de la dénomination s'ajoute à celui de ne pas vouloir, par conviction éthique, catégoriser une population. « Nous, on accompagne un jeune. C'est pas un délinquant, un jeune à casquette ou, tu vois, un punk à chien », affirme un éducateur. L'emploi de « SDF », est rarement associé à ces individus et identifie plutôt une personne plus âgée. Leur apparence, quant à elle, constitue un critère de différenciation des autres jeunes et d'identification. « Ceux qui sont habillés normés, on va pas les considérer comme jeunes en errance », m'explique un éducateur. Le vocabulaire le plus utilisé est donc « jeunes en errance » ou « toxicomanes ». La place importante de la toxicomanie tient autant à leur réelle consommation de stupéfiants, qu'aux prises en charge en addictologie dont ils bénéficient. Les associations en addictologie de la ville d'enquête, seules mandatées dans l'accompagnement des jeunes en errance, déterminent donc une partie de leur étiquette sociale. Les enquêtés du travail socio-sanitaire naviguent entre des représentations déterministes de la vie dans la rue, ou de type passage initiatique, et d'autres inspirées des théories de l'errance évoquées plus haut. « Parce que dans l'errance y a ceux qui vont vivre un moment l'errance dans leur vie comme un truc initiatique, [...], et ceux qui passent par là parce qu'ils ont pas trop le choix », constate un éducateur.

Par son éducation inadaptée, ses carences socio-économico-culturelles, la famille transmet des comportements antisociaux, facilite le passage à cette vie marginale. Cette vision n'est pas sans rappeler les théories des handicaps sociaux développées dans les années 1960-1970 [Karsz, 2004]. « La majorité de ceux qui commencent l'errance viennent de couches sociales défavorisées, qui cumulent beaucoup de handicaps. [...] C'est des histoires familiales de plusieurs générations », remarque un éducateur. Si l'on suit De

Gaulejac [1994], ces jeunes subiraient une désinsertion caractérisée par une logique de ruptures s'enchaînant jusqu'à la perte d'identité. « C'est s'accrocher à une identité plutôt que d'être rien », dit une éducatrice. Inhérents au concept d'errance, le nomadisme et les revendications culturelles de ces jeunes sont perçus comme des symptômes de pathologies. À l'opposé, les *travellers* embrasseraient une vie de bohème construite culturellement. « Donc l'errance qualifie bien le fait d'être perdu, psychologiquement en difficulté », conclut un éducateur. « Pour moi *traveller* c'est le camion [...], c'est un certain niveau social dans cette errance », déclare un cadre éducatif. Néanmoins, du fait des bonnes relations qu'ils entretiennent avec les professionnels socio-sanitaires qui les accompagnent, ils jouissent aussi d'une image positive, celle de rebelle sympathique. En fonction des regards ils sont donc soit appréhendés comme des cyniques⁷ agréables, soit

comme des enfants livrés à eux-mêmes, ou encore comme des fainéants importuns.

■ Une définition plus ajustée issue de l'étude de terrain

• Quand le terrain s'impose

Dans le cadre d'une étude⁸ sur les trajectoires biographiques des membres d'un groupe de jeunes, âgés de 17 à 30 ans, une réflexion sur leur dénomination s'est imposée. J'ai pu les rencontrer au cours d'un travail exploratoire qui prenait pour thème les conduites à risque des personnes toxicomanes. Ex-éducatrice de métier, bénéficiant d'un droit d'entrée dans un CAA-RUD⁹, j'écoutai, au cours d'entretiens, des « usagers¹⁰ » que les éducateurs m'avaient présentés. Nia, mon futur informateur, était l'un d'entre eux.

L'exemple de Nia

Âgé de 28 ans à l'époque, fils d'un agent de police élevé principalement par des grands-parents agriculteurs, Nia a suivi jusqu'au baccalauréat un parcours scolaire sans encombre, puis a travaillé comme ouvrier. Lassé de cette vie qu'il jugeait sans saveur, il fréquente depuis quelques temps des « zonards » puis s'engage dans la Zone et quitte sa Savoie natale. Il suit alors les *technivals*, les *free parties* et voyage à travers l'Europe. Il s'installe à Violet. Il y rencontre alors des membres du groupe investigué et s'établit avec eux dans le squat.

L'analyse des entretiens, réalisés courant 2007-2009 dans ce CAARUD et dans la rue, révèle alors qu'outre les conduites à risque, ces individus semblent opter pour une vision du monde, un mode de vie et des pratiques similaires. Ils rejettent le travail et la consommation, plébiscitent la drogue, le nomadisme, le voyage et la débrouille, revendiquent l'anarchie, la vie communautaire et considèrent la violence comme ordinaire. Je constate que ces jeunes se distinguent des autres personnes toxicomanes que j'ai fréquentées durant mon parcours professionnel. Ils sont habillés selon les codes des cultures punk et techno, participent intensément aux festivals musicaux, aux *free parties* et écoutent de la musique techno et punk. Cette affiliation à ces contre-cultures indique ainsi une réelle différence avec les usagers toxicomanes qui ne s'identifient pas à un quelconque courant culturel. L'équipe éducative corrobore mes impressions. L'année suivante je téléphone à Nia. Il s'était proposé pour m'aider dans mes travaux et me présente Benoît et Roxane, un couple qui vit dans le même squat que lui.

Un an après, Nia m'invite au squat et c'est là que profitant de l'occasion qui m'est donnée, je lui sou mets mon désir de réaliser une étude par observations. Ses co-squatteurs m'autorisent à passer 4 jours par semaine dans le squat durant deux périodes de 6 mois (novembre 2008/avril 2009 ; mai 2010/octobre 2010). C'est une véritable vie en communauté que je découvre. Chacun y remplit une tâche : Nia prépare le repas unique de la journée, Yogui, le leader, fait respecter les règles du vivre-ensemble et protège son groupe. Il effectue le ménage et distribue les tâches aux autres co-squatteurs. Une organisation de type familiale basée sur l'expertise « de la rue » règle les rôles de chacun. Yogui joue celui de père, Nia de mère, les autres sont les enfants. Les journées se déroulent selon une certaine routine. Les squatteurs se lèvent vers midi, une heure, boivent un café ou une bière en allumant un joint. Les impératifs administratifs, médicaux, de deals, parfois de règlements de compte, d'approvisionnement en nourriture, en alcool rythment les journées. Les jeunes pourvoient à leurs besoins grâce aux aides sociales, à la mendicité, aux

trafics, à la récupération de biens et de nourriture. Ils se retrouvent alors souvent dans le centre-ville, dans la Zone qui est un lieu de rencontre et de sociabilité de cette jeunesse mais aussi un quartier commerçant en difficulté. Vers 20 heures tout le monde se rejoint au squat, prend un apéritif, consomme modérément

des drogues et dîne vers minuit. La plupart des enquêtes sont dépendants à l'héroïne, à l'alcool ou à des traitements de substitution. Néanmoins, leur consommation n'est pas vraiment constante ; des arrêts, des reprises, des baisses et des intensifications ponctuent leur pratique.

L'enquête dans *La Family*

En début d'observation, je suis Nia partout où il se rend, puis je suis d'autres zonards. L'observation devient donc itinérante et se déroule dans le squat, dans des appartements, dans la rue, dans des associations, dans des magasins. C'est ainsi que je rencontre les travailleurs sociaux et les commerçants enquêtés qui connaissent certains membres du groupe de jeunes. Le travail de terrain déborde du cadre temporel imparti, puisque optant collégialement pour un travail de coconstruction, c'est en définitive une relation de 4 années qui s'établit et qui se poursuit encore à l'heure actuelle (2008-2012). Ainsi, bien que les périodes d'observation soient achevées, je reviens tous les 15 jours ou je leur téléphone, je bois avec eux un café en centre-ville. L'ethnographie dans ce contexte de déviance particulière impose de s'intégrer, de s'impliquer. Il a donc fallu que je négocie une place qui ne soit ni celle de porte-parole, ni celle de scientifique totalement extérieur, que je montre patte blanche en m'investissant dans la vie du squat. Je devins donc l'écrivain d'un épisode du squat, du groupe plus vaste que celui constitué par les squatteurs : *La Family*, comme ils se nomment. *La Family* est composée des squatteurs et de leurs amis.

Au départ, le groupe des squatteurs est formé de 11 personnes, dont trois femmes âgées de 17 à 25 ans et de huit hommes ayant entre 23 ans et 30 ans. Des jeunes, de 18 à 22 ans, autant de filles que de garçons, gravitent autour d'eux et rendent régulièrement visite à leurs amis du squat. Certains comme Poisson vivent chez leurs parents, d'autres comme Mina et Antifaf en appartement. En couple ou célibataire, âgés de 17 à 23 ans, ces jeunes ont comme seules caractéristiques communes le travail précaire, la pratique d'une délinquance modérée, la fréquentation des *free parties*. Manu, atypique dans ce petit panel, condamné deux fois pour trafic international, est âgé de 35 ans. D'autres jeunes, dont les trois quarts sont

des filles de 17 à 22 ans, oscillent entre vie en appartement et en squat. S'ajoutent à ce groupe, des jeunes de 24 à 28 ans qui vivent en camion, majoritairement des hommes qui passent quelque temps au squat et des squatteurs d'autres squats avec qui ils sont amis.

Le groupe de squatteurs évolue, passant de 11 personnes à 3, puis à 7. Les fluctuations importantes sont inhérentes à la vie collective. Elles sont liées d'une part à des querelles, d'autre part, aux allées et venues mais aussi à l'acquisition de camions ou d'appartements pour certains. M. Z partira ainsi 3 mois en Hongrie puis reviendra. Shanana s'installera avec C. C. dans un camion. Ils partiront en Savoie travailler. Au total ce sont 42 personnes que je rencontre. Les squatteurs sont issus de familles connaissant des périodes de chômage, de parents ouvriers, employés, dont de nombreuses mères sont femmes au foyer.

Certains parents sont inscrits dans la délinquance. Les familles résident souvent en milieu rural ou dans de petites agglomérations. Les jeunes qui vivent en appartement viennent de milieux plus favorisés. Les parents de Mag sont médecins, ceux d'Antifaf possèdent une petite société, ceux de Marlène sont éducateurs. Leur famille habite aussi bien en ville qu'à la campagne. Les « camionneurs » sont d'origine plus rurale avec des parents qui malgré un niveau d'instruction plus élevé que ceux des squatteurs (supérieur au brevet des collèges) n'ont pas tous réussi professionnellement du fait d'accidents de vie (maladie, alcoolisme). Néanmoins, tous sont actifs. Le père d'Ève est agent de police, celui de Shanana maintenant retraité était restaurateur. Les acteurs qui ne vivent pas vraiment en squat, ni en appartement, proviennent de familles populaires, qui par le travail, la formation continue sont parvenues à un niveau de cadre moyen, ou sont artistes.

Les histoires de tous les membres de *La Family* diffèrent, bien évidemment, mais des accidents biographiques majeurs hantent leur parcours (viols, séparation avec les parents, conflits familiaux, dépressions). Bien que l'échec scolaire, la maltraitance familiale, les expériences professionnelles négatives soient très présentes dans les propos expliquant les trajectoires « zonards », les interprétations qu'en donnent les acteurs divergent. Ils expliquent que leur parcours est, soit le résultat de réactions à une stigmatisation sociale précocement ressentie, soit une conséquence d'événements traumatisants, handicapants, soit le résultat d'un

manque de travail ou d'intérêt pour la scolarité, le monde de l'emploi.

• « Errant ? De qui parles-tu ? »

Les entretiens m'obligent à m'interroger sur la pertinence de la dénomination « jeune en errance » puisqu'aucun d'eux ne l'utilise. J'interroge Nia sur les appellations qu'ils se donnent entre eux. « Nous c'est Zonards ou traceurs ». Je lui fais part de l'utilisation « d'errant ». Interrogatif, il me lance « Hein ? Quoi ? Hérons ? ». Le langage vernaculaire, les notions communes des acteurs, ne doivent plus s'entendre

comme une pollution épistémologique. L'illusion du savoir immédiat contre laquelle Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron [1983] mettaient en garde, ne se situe pas ici dans le sens que les squatteurs attribuent à leur être au monde mais dans le paradigme de l'errance trop ancré dans le travail social. Les prénotions de ce modèle théorique pathologisent leur conduite, la présentent comme passive et déterminée par l'enfance des jeunes errants. Elles colorent alors de façon compassionnelle l'appréhension de cette population et « tiennent leur évidence et leur "autorité", ainsi que l'observe Durkheim, des fonctions sociales qu'ils remplissent », à savoir justifier le rôle des intervenants sociaux [Bourdieu *et al.*, 1983 : 28]. On constate une divergence dans les dénominations que les zonards eux-mêmes s'attribuent, et celles que leur appliquent les autres groupes sociaux, qui conduisent à des traitements discriminants de la part des normaux et à des mécanismes de clôture du groupe zonard.

Si l'ethnologie s'attache à décrire la « réalité » des enquêtés et la façon dont ils la vivent, l'ethnologue se doit de repérer la manière dont les acteurs se qualifient. Les enquêtés me livrent alors leurs appellations : zonard, teuffeur, traceur, galérien, SDF, clochard, punk, routard, squatteur. Néanmoins, si l'utilisation des termes indigènes permet une description plus appropriée, ils ne sont pas toujours suffisants pour identifier certains processus. En ce sens, une collaboration entre chercheur et enquêtés permet de remédier aux travers d'une réalité qui serait donnée *per se* et au risque toujours présent de l'ethnocentrisme du chercheur. Leur participation durant l'analyse est indispensable mais doit se faire sur la base d'un échange : chacun sa voix, chacun son autorité [Clifford, 2003]. Nia et Yogui lisent ainsi tous mes écrits, et nous passons souvent des heures à débattre de mes interprétations.

• Cocréation et utilisation de catégories indigènes

La première phase de ce travail de collaboration consiste à trier, écarter certaines appellations indigènes. Teuffeur, dérivé de fête en verlan, désigne un participant aux *free parties*. Ce terme se centre sur une pratique qui est partagée par d'autres populations [Pourtau, 2009]. Trash : « Moi déjà j'aime pas le mot teuffeur. Teuffeur c'est quoi ? C'est un mec qui fait la teuf. » De même le qualificatif punk ne correspond qu'à une fraction de la population adepte de cette culture. Leur culture s'est institutionnalisée, celle des *free parties* est en cours, à l'opposé du mode de vie des participants

perçu comme déviant [Rahaoui, 2005]. Il paraît ainsi peu pertinent de nommer ces jeunes à partir d'un terme se rapportant à une culture juvénile reconnue des individus considérés par l'extérieur et par eux-mêmes comme en marge.

Les termes de galérien, de SDF, ou de clochard, sont quant à eux connotés, selon les enquêtés, de manière misérabiliste et ne décrivent pas leur organisation quotidienne. Pour les jeunes, SDF identifie des sujets plus âgés, en perte de leurs facultés. Mina : « Eux ils en ont raz le bol de tout. Ils se laissent mourir de toute façon ». Shanana, quant à elle, utilisera le sigle, mais en renversant le sens, le stigmate : « SDF pour nous, c'est sans difficulté financière ». Seul Chben emploie le mot galérien, mais il est rapidement contré par Momo : « Galérien... pff ! C'est tu galères, donc c'est péjoratif ». L'aspect assujéti du galérien déplaît aux squatteurs qui vivent leur précarité matérielle comme un choix argumenté par des idées sous-consommatrices. Squatteur ne s'utilise qu'associé au mot « forêt ». « En vous ma famille je l'ai trouvé, je ne cours pas après la thune, mais après le clair de lune, [...], nous serons heureux de guider les squatteurs de forêt dans ces lieux magiques avec nos raves de sept lieux » [*Chanson de Yogui*¹¹].

Néanmoins, portant à confusion, on pourrait s'imaginer que les « squatteurs de forêt » vivent toute l'année dans les bois. Les zonards rejettent de nouveau une terminologie qui de surcroît est utilisée pour d'autres groupes qui squattent [Bouillon et Dietrich-Ragon, 2012]. Sont donc conservés : routard et traceur qui symbolisent le mouvement caractéristique de leur façon de vivre, zonard et traveller qui sont des positions différentes dans l'univers de la Zone.

Sont dénommées Zone, le réseau social et l'espace géographique de mendicité et de rencontre que les zonards occupent. Le mot « Zone » désigne aussi la *free party* : une « Zone d'autonomie temporaire¹² » [Pourtau, 2009]. « Zoner » signifie par ailleurs traîner. Cette attitude, nonchalante, oisive caractérise bien leur être au monde. C'est sous un jour provocateur, se riant des préjugés que le nom de zonard est employé par les enquêtés. Pied de nez à leur pseudo dangerosité et fainéantise, le stigmate est renversé. Ils sont conscients des représentations qu'ils génèrent : « Je reste SDF et continuerai à faire chier les gens en temps que zonard » (Yogui), ils accentuent le caractère menaçant qui leur est attribué, pour affirmer leur positionnement de révolté. Étiquetés par des noms dépréciatifs leur conférant des traits pathologiques, l'auto-attribution de

l'appellation zonard et du statut qui s'y rattache accorde aux personnes de la Zone des critères valorisants [Beker, 1985].

Émancipé des normes aliénantes de notre société, le zonard est courageux, capable de survivre dans n'importe quelle situation. Le traceur se met hors jeu volontairement, ne subit plus la relégation sociale, se désaffilie des classements existants pour en créer d'autres, et se lie à une appartenance qu'il ne définit qu'en partie, puisqu'elle provient également d'un étiquetage social. Il tire avantage de sa disqualification sociale et ne se considère pas comme un assisté mais comme un utilisateur de ressources disponibles [Paugam, 1996]. Toutes les aides financières, alimentaires sont connues, demandées. Toutefois, sans elles, *La Family* se débrouille. Le système D¹³, l'entraide, le travail saisonnier permettent de subvenir à ses besoins. Ces individus sont ainsi paradoxalement indépendants d'un système social qui les traite en dépendants. Dans cette configuration, les interactions avec les services sociaux et les normaux sont majoritairement utilitaristes.

• Hiérarchie, exclus de la Zone

Les zonards distinguent à l'intérieur même de leur univers divers degrés d'engagement vis-à-vis des normes et des valeurs de la Zone (schéma 1).

La distinction entre *traveller*, zonard expert (ZE), zonard intermittent (ZI) et satellite régleme les relations au sein de la Zone et avec la société. Cependant, les zonards du squat nomment uniquement les transgresseurs, les individus qui n'appartiennent pas à la Zone : les bourgeois, les racailles.

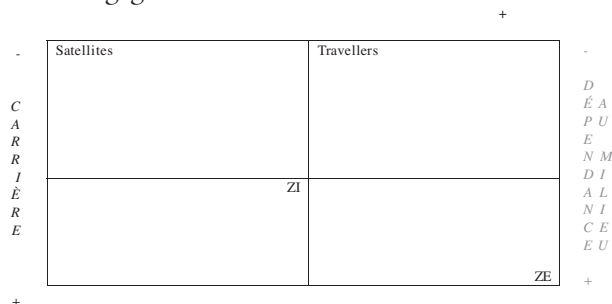
Au départ, le ZE n'est que zonard ; puis il devient zonard inconditionnel, le sigle ZI zonard intérimaire. La terminologie se référant trop au monde du travail qu'ils rejettent, je pense préférable de retenir le qualificatif de zonard intermittent qui reprend la métaphore théâtrale de Goffman et souligne l'aspect multiple des

rôles mobilisés par les individus. Le zonard intermittent appartient à deux univers, entre lesquels il est tiraillé : celui des normaux et celui de la Zone. Intermittent souligne une certaine dépendance à la Zone dont l'acteur se dégage en fonction des situations (conflits, fatigues, maladies, problèmes judiciaires) pour se tourner vers la société conventionnelle. Son engagement dans l'univers de la rue est donc discontinu, son identité oscille [Goffman, 1974]. Pour ceux qui poursuivront leur carrière, le stade ZI constitue une étape intermédiaire de la carrière dont la séquence première correspond à celle des satellites, et la dernière à celle des zonards experts (ZE) ou *travellers*. Les ZE sont des fidèles de la vie zonarde et des chevronnés, qui perpétuent les normes, les valeurs et les pratiques de la Zone. Ils initient les novices, servent de modèle.

Le nom de *travellers* bien que peu utilisé par les zonards est pourtant issu de leur vocabulaire. Il permet d'identifier ceux qui vivent en camion et qui voyagent. Mina : « Tu prends la définition de *traveller* c'est une personne qui voyage beaucoup. » Nia : « Tu vois, les mecs qui sont en cametard. » Ils sillonnent le monde, au gré des emplois saisonniers, des festivals. Historiquement l'appellation *travellers* était dédiée aux *sound-systems techno* itinérants auxquels les zonards se sont identifiés, voire pour certains, qu'ils ont intégrés, créés. Les *travellers* sont moins dépendants du fonctionnement de la Zone du fait de leur mobilité mais partagent les mêmes valeurs. Pour accéder à ce statut, les individus gravissent les échelons de la carrière zonarde. Les *travellers* servent de groupe de référence, incarnent l'aboutissement idéal.

Les satellites correspondent aux individus qui gravitent autour des zonards et qui n'adhèrent pas aux pratiques sous-consommatrices, nomades, ni aux idées politiques des zonards. Ils comprennent des travailleurs précaires, des dealers, des étudiants qui n'habitent pas en squat. Ils sont moins engagés, moins dépendants et restent attachés à l'habitat légal, à l'emploi, aux biens de consommation. D'emplois intérimaires en périodes de chômage, ils tentent d'obtenir une situation stable, recourent aux aides sociales et à la délinquance pour parvenir à un standard de vie conventionnel. Mina : « Voilà on aime aller en teuf, être en *free* [...]. Moi, j'ai pas d'anarchie. J'aime aller dans les magasins. On est obligé de travailler pour payer les factures et c'est comme ça ». Malgré tout, ils adhèrent à des pratiques et à des activités zonardes (consommation de drogues, deal, *free party*), arborent un style vestimentaire proche de celui des ZE. Le mot satellite stipule bien la

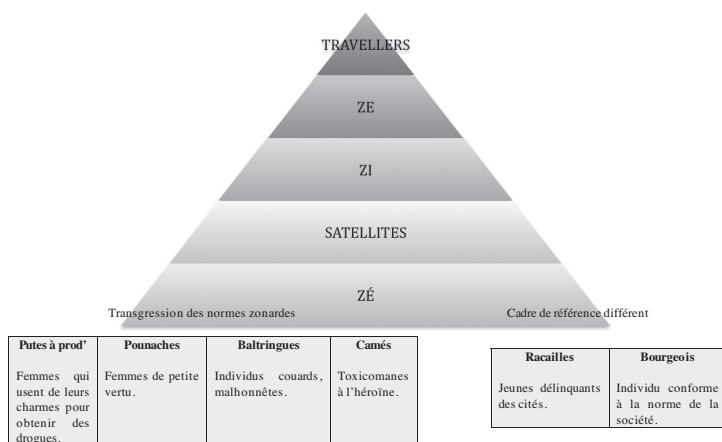
Engagement dans la culture de la zone



dimension de distance vis-à-vis de la culture zonarde. *La Family*, le trouve adéquat car il se réfère aussi à l'esthétique ésotérique, futuriste de leur culture. La catégorisation satellite est reconnue par les ZE qui perçoivent ces membres, ni comme réellement intégrés, ni comme extérieurs à la Zone.

Les zonards distinguent en effet fortement les « non-membres » et les analysent de manière ethno-centrée. Ils estiment que ceux qui se situent en dehors de leur groupe, les bourgeois, baignent dans une aisance matérielle, contribuent à la pérennisation d'un système dés-humanisant et ne comprennent pas les enjeux actuels de notre fonctionnement social. Néanmoins, les tensions se cristallisent surtout avec les racailles, appelées aussi cailles, ces jeunes de banlieue dont le cadre de référence trop éloigné conduit à des discriminations mutuelles, à des affrontements physiques. Les uns veulent vivre avec un minimum de biens, les autres, adhèrent aux signes de réussite sociale de notre société [Dubet, 1987]. Shanana : « C'est des [...], ils t'insultent, ils te crachent dessus, ils te respectent pas, donc toi tu fais la même chose. [...] Ils sont teubés¹⁴, ils comprennent même pas que ça puisse être un choix de vie ».

Pour les traceurs, la délinquance n'est qu'un moyen de subsistance alors que pour les cailles, elle constitue un moyen d'obtenir des biens de consommation démontrant leur réussite sociale. Par ailleurs, il existe quatre statuts de relégation propres à la Zone : baltringue, camé, pounache, pute à prod'. Le baltringue est un individu qui transgresse les usages en matière de stupéfiants, de vivre-ensemble et le code de l'honneur. Ainsi le fait de carotter¹⁵, de vendre des drogues de mauvaise qualité, de faire courir de fausses rumeurs est considéré comme une atteinte grave aux lois zonardes.



Le baltringue est aussi incapable de défendre son honneur. C'est une balance qui, sous la pression policière, dénoncera ses semblables. Le camé est un zonard dépendant aux opiacés, peu fiable moralement. Soumis à l'héroïne, ses comportements le rendent méprisable.

Deux appellations négatives sont attachées spécifiquement aux femmes. La pounache désigne une femme de petite vertu. La labellisation dépréciative se base sur des critères esthétiques et sur une attitude aguicheuse. Ces filles sont alors repoussées par les autres femmes qui y voient un danger pour leur couple et un manquement à la position qu'elles se doivent d'occuper (soumises, fidèles à leur compagnon), et par les hommes qui les utilisent uniquement pour réaliser des fantasmes sexuels. La pute à prod' ou à came est une femme qui use de ses charmes dans le but d'obtenir des stupéfiants. Les interactions sont alors les mêmes qu'avec les pounaches : de stigmatisation, d'outrages qui leurs font perdre la face [Goffman, 1974].

• Zonard : un étiquetage réaménagé

La Family est une véritable famille de recomposition où chacun joue un rôle. Le partage quotidien de l'intimité facilite l'inculcation d'interprétations communes du monde et d'une même définition de ce que sont les membres. Cependant celles-ci ne sont pas indépendantes des liens que les zonards tissent avec le reste de la société et de l'étiquetage dépréciatif subi. Les interactions avec les non-membres renforcent en effet l'identité du groupe et lui donnent un certain contenu. Ce que Jean-Loup Amselle a fait remarquer sur le pouvoir qu'a l'ethnologue de contribuer à la définition d'un peuple par son écriture (« le fait "d'écrire la culture", transcrire l'expérience de l'ethnologue sous la forme d'un récit ajoute quelque chose à la société étudiée ») peut aussi être valable ici mais de manière différente [Amselle, 1990 : 57]. Pour les zonards, ce ne sont pas les descriptions ethnographiques, jusqu'ici inexistantes, qui interfèrent dans leur dénomination et dans leur définition propres, mais les écrits journalistiques, les blogs, les représentations des travailleurs socio-sanitaires, des commerçants, des passants. Cependant, loin d'être des prophéties autoréalisatrices, les images de fou, de miséreux, de délinquant, de toxicomane, de coupable ou victime de sa situation, attribuées à ces jeunes par ces récits, sont détournées, retournées par les acteurs zonards. Le stigmatisme est renversé, les catégorisations des non-membres évincées, les appellations les plus courantes écartées, pour ne

retenir et réaménager que la plus agressive : zonard. Le mot zonard, utilisé médiatiquement pour qualifier un auteur de crimes souvent sordidement spectaculaire, devient une labellisation interne positive chez les traqueurs, l'emblème d'une résistance à un destin social qu'ils ont répudié. L'usage méthodologique du lexique indigène et d'une coconstruction pour les catégories zonardes non nommées tente justement d'éviter l'écueil d'une nouvelle définition extérieure souvent ethno-centrée.

En effet, « le SAT¹⁶ dans ses fondements historiques (1972) avait commencé par du travail de rue auprès des jeunes punk. [Le directeur] disait que quelque part ce que l'on vivait maintenant avec les jeunes en errance c'était ni plus, ni moins, [...] qu'une résurgence d'un phénomène », dit le responsable du CAARUD. À cette époque pas d'étiquetage « jeunes en errance », pas d'arrêté « mendicité », pas de prises en charge socio-

sanitaires spécifiques. La désignation sociale dépréciative mobilisée par le sens commun, les politiques sociales, sanitaires et de sécurité intérieure les a ainsi rendus visibles, méfiants et solidaires face à l'extérieur. Ces définitions extérieures aux zonards catalysent leurs revendications, le durcissement de leur appartenance, la déviance de leurs pratiques, et enferment le groupe nommé sur lui-même [Barth, 1995]. L'attribution par les normaux¹⁷ d'une identité sociale qui les déprécie et la réaffirmation par les zonards de leur singularité réduisent les interactions à des tensions, des protections, de l'utilitarisme, et ne font qu'accentuer la construction de frontières entre zonards et non-zonards. L'attention portée à cette identité sociale déviante par les non-membres de la Zone devient attirante pour certains jeunes en quête de protestation, d'autonomisation et d'un environnement valorisant et affectif. ■

I Notes

1. *Envoyé spécial*, France 2, 8 janvier 2009 ; *Complément d'enquête*, France 3, 29 septembre 2008.

2. *Loi 2003 d'orientation pour la sécurité intérieure*, projet Lopsi 2, art. 13^{er}, arrêtés municipaux anti-mendicité abrogés ?

3. Présentation dans *Complément d'enquête*.

4. Cf. : http://desencyclopedia.wikia.com/wiki/Punk_à_chien, consulté en mai 2012 ; <http://www.redisdead.org/blog/?post/2005/09/01/90-le-punk-a-chien-quelle-etran-ge-creature>, consulté en mai 2012 ; <http://el-provocador.over-blog.com/article-punk-a-chien-61915284.html>, consulté en mai 2012 ; <http://souklaye.wordpress.com/2009/01/23/les-punks-a-chiens-laboratoire-de-toulouse/>, consulté en mai 2012.

5. Aires de sociabilité zonarde.

6. Violet : nom anonymé d'une grosse ville du Sud de la France.

7. Dans le sens philosophique.

8. Études réalisées dans le cadre de mémoires de Master (2007-2009) et d'une thèse (2009-2012) en sciences de l'éducation.

9. CAARUD : Centre d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour usagers de drogues.

10. Usagers : terme du travail social désignant les bénéficiaires des aides offertes par l'institution.

11. La *Chanson de Yogui* est un texte obtenu au cours de l'enquête ethnographique. Il a été écrit par Yogui, le leader du squat investigué.

12. Zone d'Autonomie Temporaire, ZAT, concept inventé par Hakim Bey, définit comme une action de rébellion temporaire et non direct contre l'État.

13. Système D : ensemble de techniques déviantes pourvoyant aux besoins zonards (vols, deal, échange, quête).

14. Teubés : bêtes en verlan.

15. Vocabulaire Zonard qui désigne l'action d'arnaquer.

16. SAT (Service d'Aide aux toxicomanes) : Association en addictologie, historiquement importante dans la prise en charge des usagers de drogues de la ville de Violet, possédant le CAARUD où certains entretiens ont été menés.

17. Normaux au sens de Goffman dans *Stigmate* [1975].

I Références bibliographiques :

AMSELLE Jean-Loup, 2010, *Logiques métisses : Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque Payot ».

BARTH Frederick, 1995, « Les groupes ethniques et leurs frontières », in Philippe Poutignat et Joseline Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, Paris, Presses universitaires de France : 154-248.

BECKER Howard S., 1985 [1963], *Outsiders. The Free Press of Glencoe*, Paris, Métailié.

BOUILLON Florence et Pascale DIETRICH-RAGON, 2012, « Derrière les façades. Ethnographies de squats parisiens », *Ethnologie française*, XLII, 3 : 429-440.

BOURDIEU Pierre, Jean-Claude CHAMBOREDON et Jean-Claude PASSERON, 1983 [1967], *Le Métier de sociologue*, Paris, Mouton.

BOURGOIS Philippe, 2001 [1996], *Enquête de respect : Le crack à New York*, Paris, Le Seuil.

CHOBEAUX François, 1996, *Les Nomades du vide*, Paris, La Découverte.

- CLIFFORD James, 2003, « De l'autorité en ethnographie », in Daniel Céfai (dir.), *L'Enquête de terrain*, Paris, La Découverte : 263-294.
- COUROUCLI Maria, 2005, « Du cynégétique à l'abominable à propos du chien comme terme d'injure et d'exclusion en grec modern », *L'Homme*, 174 : 227-252.
- COHEN Albert Kircidel, 1955, *Delinquent Boys. The Culture of the Gang*, New York, Free Press.
- DAMON Julien, 2008, *La Question SDF. Lien social*, Paris, Presses universitaires de France.
- DEBARBIEUX Éric, 2002, *L'Oppression quotidienne. Recherche sur la délinquance des mineurs*, Paris, La Documentation française.
- DEBARBIEUX Éric, 2006, *Violence à l'école : Un défi mondial*, Paris, Armand Colin.
- DE GAULEJAC Vincent et Isabelle TABOADA-LÉONETTI, 1994, *La Lutte des places*, Paris, Desclée de Brouwer.
- DUBET François, 1987, *La Galère*, Paris, Fayard.
- GALLAND Olivier, 2009, *Les Jeunes*, Paris, La Découverte.
- GOFFMAN Erving, 1974 [1967], *Les Rites d'interaction*, Paris/Lonrai, Minuit.
- GOFFMAN Erving, 1975, *Stigmate*, Lonrai, Minuit.
- HURTUBISE Roch et Michel VATZ LAAROUSSI, 2001, « Réseaux, stratégies et compétences : pour une analyse des dynamiques sociales à l'œuvre chez les jeunes de la rue », *Homme et Société*, 143-144 : 87-103.
- KARSZ Saul (dir.), 2004 [2001], *L'Exclusion : Définir pour en finir*, Paris, Dunod.
- LE REST Pascal, 2006, *L'Errance des jeunes adultes*, Paris, L'Harmattan.
- MARGERIE Géraldine de, 2001, *Le Dictionnaire du look*, Paris, Robert Laffont.
- MARPSAT Maryse et Jean-Marie FIRDION, 2001, « Les ressources des jeunes sans domiciles et en situation précaire », *Recherches et Prévisions*, 65 : 91-112.
- OBLET Thierry et Jean-Marie RENOUARD, 2006, « Inégalités d'accès à la sécurité en ville, la police n'est pas coupable », *Cahiers de la sécurité intérieure*, 61 : 9-29.
- PATTEGAY Patrice, 2001, « L'actuelle construction, en France, du problème des jeunes en errance », *Déviance et Société*, XXV, 3 : 257-277.
- PAUGAM Serge, 1996, *L'Exclusion : L'état des savoirs*, Paris, La Découverte.
- POURTAU Lionel, 2009, *Techno*, Paris, CNRS Éditions.
- RAHAOUI RACHID, 2005, « La techno, entre contestation et normalisation », *Volume !*, IV, 2 : 89-98.
- RAPPORT BONNEMAISON Gilbert, 1983, *Commission des maires sur la sécurité (France)*, La Documentation française, Paris, Février 1.
- TREND, 2004, *Usagers nomades ou en errance urbaine et dispositifs spécialisés de première ligne ou de soin*, OFDT.
- ZENAIDI-HENRY Djamila, 2002, *Le SDF et la ville*, Rosny-sous-Bois, Bréal.

Dictionnaires

- <http://dictionnaire.sensagent.com/teufeur/fr-fr>, consulté le 4 mai 2012.
- <http://www.dictionnairedezone.fr/http://fr.wikipedia.org>, consulté le 4 mai 2012.
- <http://www.cnrtl.fr>, consulté le 4 mai 2012.

ABSTRACT

Self definition and exo definition of “dropouts”

The appearance of young homeless political measures coincides with the creation of the naming “wandering young” and “homeless youth”. The vagueness of the definitions contributes to develop ethnocentric and partial analyses and include the population in artificial categories. Thus, we tried to identify the impact of out-group definition and naming on those of the investigated. So by an ethnographical research in collaboration with squatters, we try to define the diverse in-group categories from their point of view.

Keywords : Young. Runaways. Homeless. *Zonard*. Deviance.

ZUSAMMENFASSUNG

Selbst- und Fremdbeschreibung der „Zonards“

Politische Maßnahmen für junge Obdachlose führen zur Entwicklung von Begrifflichkeiten wie „Jugendliche auf Abwegen“ oder „junge Obdachlose“. Diese Definitionen wiederum führen zu ethnozentrierten Studien, die die betroffenen „Zonards“ in künstliche Kategorien pressen. Der vorliegende Artikel beschäftigt sich mit der Bedeutung dieser externen Definitionen und Benennungen für die Jugendlichen. Eine ethnographische Studie, die zusammen mit Bewohnern eines besetzten Hauses gemacht wurde, unternimmt den Versuch Kategorien zu benennen, die die „Zonards“ selbst entwickelt haben.

Stichwörter : Jugend. Wandering. Junge Obdachlose “*Zonards*. Auffälliges Verhalten.